

certaine zone arabe où la Kaâba se trouve enclavée. M. Terrasse, célèbre archéologue qui, dans son étude, "Orientation du Mihrâb dans les Mosquées", a cru devoir donner une triple explication à ce phénomène, n'a pas décelé les traits de la pensée dhâhirite des Mouwahhidines.

Ces préoccupations salafites des Almohades se doublent du souci d'assurer la symbiose hispano-mauresco-orientale, pour mieux concrétiser l'esprit "unitaire" qui marque l'islam, dans son dogme aussi bien que dans l'universalisme de son idéal. Cette constatation explique le fait paradoxal qu'est le manque d'unité entre les diverses parties du sanctuaire de Hassan, néanmoins, l'ensemble de la mosquée a gardé une allure d'homogénéité et de concorde. Est-ce là un trait de génie ou l'effet du pur hasard ? il est indéniable que les Almohades, étant donnés l'infrastructure bédouine et le caractère improvisé de leur empire, n'ont pu se constituer un art propre. Ils ne faisaient qu'emprunter les éléments hétéroclites à leurs coreligionnaires d'Orient et d'Andalousie. Je n'ai pas la prétention de fournir une appréciation nouvelle de l'art, tel qu'il a été conçu et concrétisé par les Almohades, mais, c'est là une constatation d'autant plus digne d'intérêt qu'elle explique, relativement du moins, certaines hypothèses, avancées à propos des particularités du plan et de la structure architecturale de la Mosquée de Hassan, et qui laissaient penser à tort, à la préexistence d'une mosquée dont Hassan serait l'agrandissement ou de médersas annexes.

Cet hétéroclisme apparent n'est pas l'effet du "repentir", hypothèse avancée par M. Jacques Caillé dans son ouvrage richement documenté sur la Tour Hassan. M. Caillé n'a-t-il pas constaté lui-même que Yacoub El Mansour a peut-être voulu que "le plus vaste sanctuaire de l'Occident musulman rappelât, par certains points, les premières grandes mosquées d'Orient". Par ses portiques, le long du mur de la qibla, le sanctuaire de Hassan était une image des mosquées de Médine et de Koufa. De même, l'enceinte extérieure qui entourait la mosquée, l'isolant de la ville de Rabat, n'était qu'une réplique de celles de Samarra et du Caire.

La partie Nord du sanctuaire, comprenant les citermes, s'étend sur une profondeur égale au quart de la superficie totale de la mosquée. Là, s'élève le minaret, occupant une position médiane, (à cheval et en saillie), qui est la seule dans tout l'Occident. C'est une tour carrée, à l'instar de la mosquée de Damas. Selon les dimensions traditionnelles d'un minaret, la largeur égalant le quart de la hauteur, la Tour Hassan

se serait élevée (lanternon non compris) à plus de 64 mètres, ce qui aurait fait d'elle "le plus grand minaret de tout l'Occident, sinon de l'Orient"(16).

Deux villes sont dues aux Almohades, Taza fondée par Abdelmoumen (qui renforça aussi Timmel, puis Gibraltar en 555 de l'hég.) et Rabat, par Al Mansour dont l'activité de déployait, surtout, dans l'édification de remparts et de qelâ (citadelles).

L'emplacement de Rabat serait mal choisi par Al Mansour qui dut s'en repentir, mais "l'enceinte de Rabat avec Bab-Er-Rouah et l'admirable porte qui donnait accès dans la qasba, sont - dit G. marçais - des œuvres d'une qualité trop rare pour que nous chicanions sur leur utilité"(17). Abdelmoumen, qui en avait déjà fait, pour les combattants, un ribât alimenté d'eau, semble avoir été précédé par l'Almoravide Tachfine qui édifia un camp à l'emplacement de la kasba actuelle(18). Les remparts élevés par El Mansour avaient 5.263 mètres de longueur et comptaient 74 borts, un palais "dit d'Abdelmoumen, disparut au cours des luttes entre Almohades et Mérinides(19).

L'établissement de forteresses deviendra, sous les derniers Almohades, une œuvre traditionnelle, à laquelle aucun monarque ne manqua, aussi bien en Andalousie qu'au Maghreb.

La dynastie d'Abdelmoumen tira un profit plus marqué des techniques andalouses, notamment en ce qui concerne l'hydraulique. Un véritable canal d'adduction permit d'amener les eaux captées à (Aïn Gheboula) jusqu'à Salé, puis au Ribât de la victoire(20), Rabat l'actuelle où des canaux secondaires les conduisirent, à travers des oratoires de la ville (la grande mosquée, la zaouia Tijania). La couverture de ce canal est aussi puissante que les remparts almohades de Rabat(21).

Au souci d'un puritanisme apparent, manifesté par Abdelmoumen et ses successeurs, le décor hispano-mauresque dut connaître - comme l'affirme H. terrasse -(22) une sobriété toute classique, qui obligea les maîtres d'œuvres andalous de s'efforcer, plus encore, vers la sûreté de la composition de la ligne. Sans l'avoir cherché, les Almohades accentuèrent, dans l'art hispano-mauresque, contre toutes les facilités de l'abondance décorative, le souci de la qualité...

Dans l'architecture, le souci de la qualité se doublait du sens de la grandeur. Des procédés nouveaux, empreints d'un mécanisme médiéval assez perfectionné, furent employés pour la réalisation de plans architecturaux et dans le domaine de la logistique(23).

“On reconnaîtra - dit Millet - que les souverains Almohades n’étaient point indignes d’avoir précédé, sur la scène du monde, les Frédéric II, les Saint-Louis et les Saint-Ferdinand”⁽²⁴⁾.

Dès l’an 610⁽²⁵⁾ de l’hégire, une tribu saharienne, celle des Beni Merin, fit une poussée générale, à l’ouest du Maghreb almohade dont les frontières s’étendaient de la Tripolitaine jusqu’au Sous⁽²⁶⁾.

Les Souverains Merinides continuèrent la tradition almohade et leur empreinte personnelle a été bien marquée. “L’activité architecturale est surtout le fait du prince - constate G. Marçais -; elle est liée à la prospérité de la dynastie. Une période de décadence est un temps mort.

Dans la nécropole de Chella (la sala Colonia Romaine) aux portes de Rabat, les Sultans et leurs proches, depuis Abou Youssof (1286) jusqu’à Abou El Hassan (1339), vinrent reposer, dans une terre sanctifiée par le voisinage du Ribât. “Ce fut Abou El Hassan, le dernier champion mérinide de l’Islam, qui lui donna un aspect grandiose, en l’enfermant dans une enceinte, en embellissant le sanctuaire et en élévant une seconde mosquée”⁽²⁷⁾.

Les dévôts qui devaient jouer, au temps d’Abou Youssof, un rôle capital, dans la société marocaine⁽²⁸⁾, sont à l’origine de cette recrudescence du mysticisme qui provoqua la création de Zawiyyas dont le développement marquera, d’autant plus profondément l’ère des Saâdiens et des Alaouites, que certains Sultans accédèrent au pouvoir, grâce au concours bienveillant des Soufis. Souvent, les Zawiyyas sont à la fois des maisons de prière, et surtout, des maisons de science. Le rayonnement intellectuel de la Zawiya de Dilâ (Atlas) et de la Zawiya En-naciria (Drââ) attesteront, plus tard, le rôle éminent joué par les deux centres⁽²⁹⁾, dans la diffusion de la science, au cœur de la montagne et des steppes marocaines; la Zawiya⁽³⁰⁾ de Chella, adjointe⁽³¹⁾ par Abou El Hassan à la nécropole (ainsi d’ailleurs que l’enceinte, le minaret et les latrines) s’apparente, avec son patio, son large bassin, ses galeries et ses chambrettes, à un collège, enrichi d’une même parure architecturale, (marqueterie, mosaïque et marbre). La Zawiya En-Nossak érigée à Salé, par Abou Inan, se signale par un joli portail de pierre sculptée, importante partie encore debout de l’édifice. Cette porte donne accès sur un vestibule bordé d’arcatures et deux couloirs latéraux, donnant, l’un sur la cour d’habitation à trois chambres (celle du cheikh, directeur de la Zawiya) et sur un escalier conduisant à l’étage, l’autre se rendant dans une courrette à bassin central, entouré de 11 cabinets⁽³²⁾.

Le collège est annexé à une mosquée où s’organisent les cours suivis par les étudiants, logeant dans la médersa. Parfois, la médersa elle-même comporte un oratoire avec mihrâb et minaret.

Une médersa, c’est aussi une sorte de Zawiya; elles s’identifient parfois l’une à l’autre, à tel point qu’on est tenté de croire que l’institution procède, en partie, de l’extension du mouvement mystique qui s’arrogea, également, le titre de champion de la Sunna⁽³³⁾.

Dans les fondouks, sorte d’hôtelleries des marchands étrangers à la ville⁽³⁴⁾, le thème architectural procède de la maison, car on y trouve une cour à portiques et des chambres multiples, avec des entrepôts et même des magasins de vente. “La qissaria” est un assemblage de galeries encadrées de boutiques.

Les bains maures, déjà très nombreux, sous la dynastie précédente, se multiplieront, sous les mérinides, mais à un rythme lent, certains centres étant déjà saturés⁽³⁵⁾. Sept de ces édifices font l’objet de publications dont ceux d’Oujda, de Chella, d’El Mekhfa⁽³⁶⁾ (Fès), ainsi que le hammâm El Alou de Rabat⁽³⁷⁾, construit par le mérinide Abou Inân et dont une partie des revenus furent “habousés”, au profit de la grande mosquée, sanctuaire mérinide qui sera agrandi et richement embelli, sous les Alaouites (Moulay Slimane, Moulay El Hassan et Mohamed Ben Youssef). Les bains maures ont été édifiés, à l’image des thermes romains dont il reste des vestiges à Chella.

Ces thermes ne se distinguent des bains almohades que par des cellules individuelles de déshabillage et par le riche décor de faïence, la marqueterie en bois et la sculpture de plâtre.

Les fondations militaires sont nombreuses : arsenal et porte maritime de Salé (Bab Mrisa), remparts de Fès El Djidid, enceinte de Chella et murailles de Mançoura (près de Tlemcen).

L’art mérinide est “syncrétisé” en art hispano-mauresque.

Cependant, malgré l’influence andalouse, cet art se rehaussait d’une teinte particulière; au souci de la statique et de l’équilibre des forces qui anime l’architecte chrétien, se substitue, chez l’architecte musulman, outre la solidarité de la charpente, le sens ornemental et le foisonnement décoratif.

Les Arabes font l’admiration de l’Occident par leurs encorbellements, leurs stalactites, leurs coloris, l’allure parfois majestueuse de leurs formes, leur style incomparable. Dans l’art architectural, en pleine

maturité, malgré l'abus dans les arabesques, l'excès dans le décor, le dérèglement dans les détails et la qualité médiocre des matériaux, "l'ensemble demeure clair, les proportions équilibrées, le décor parfaitement adapté aux espaces qu'il remplit, par dessus tout, l'effet de polychromie est d'une sûreté et d'un tact parfaits"⁽³⁸⁾.

Quoique devant tant à l'art oriental, l'art mérinide "exportait en Orient ses modèles et y faisait apprécier ses ouvriers". Mais, de par même sa maturité, cet art porte en soi ses germes de mort, les mobiles de sa décadence. Dès la fin du XIVème siècle, il avait, pourtant, épuisé ses forces.

Les troubles, qui marquèrent le siècle suivant, ne permirent plus la création de grandes œuvres⁽³⁹⁾.

L'avènement des Saadiens est la réaction contre l'impuissance mérinide à endiguer la poussée victorieuse des chrétiens, dont la "reconquista", se prolongea sur la terre du Maghreb, par la prise de Ceuta en 1415.

Une victoire décisive, celle de Waadi El Makhâzin (des Trois Rois), remportée par Al Mansour Ed-Dahbi (l'Aurique), allait bientôt provoquer la perte, par le Portugal, de son indépendance politique, pendant soixante deux ans, perte qui marqua ainsi une coupure, dans l'histoire de ce pays, aux Temps Modernes; par contre, le Maroc fut, alors, considéré comme une grande Puissance et les cours européennes entrèrent en relation avec lui, et parfois, recherchèrent son appui⁽⁴⁰⁾. L'or, drainé par la conquête du Soudan et par la rançon des nobles captifs portugais, permit à la nouvelle dynastie de fonder de magnifiques édifices, tel le palais du Badî qui surpasse en splendeur - d'après l'auteur du "Manahil"⁽⁴¹⁾, les somptueux palais de Cordoue, de Damas, du Caire et qui charme la vue et l'esprit, par son inimitable décor, ses marbre et mosaïque incrustés d'or pur, sa marqueterie en céramique doré, son plâtre finement sculpté et ses inscriptions poétiques en frises⁽⁴²⁾. Pour El Ifrani, le Badî "surpassait en beauté les palais de Bagdad"⁽⁴³⁾.

D'origine arabe, les chérifs hassaniens s'installèrent au Tafilalt, vers la fin du XIIIème siècle. Inspirés, comme leurs prédecesseurs, par le mouvement réformiste Soufi, ils intervinrent énergiquement, en vue de redresser l'intégrité nationale menacée par la multiplication des principautés indépendantes.

Mais, "le plus puissant et le bâtisseur le plus magnifique de la famille", fut le frère d'Es-Rachid⁽⁴⁴⁾, Moulay Ismael, dont toutes les sympathies se manifestèrent pour Meknès.

A Meknès, qu'il choisit pour capitale, Moulay Ismael éleva des palais somptueux, à l'intérieur même de la Qasba. Une ville des jardins - Médina er-Riad.

A Rabat, jama-Es-Sounna, qui s'élève en dehors de l'enceinte des Touargas, est l'œuvre de Sidi Mohamed Ben Abdellah, achevé en 1785, elle fut restaurée dans la seconde moitié du XIXème siècle, puis tout récemment. Au fond d'une cour, la plus vaste, avec celle de l'oratoire de Salé, de tous les sanctuaires du Maroc, s'alignaient, jadis, seize cellules occupées par des étudiants. L'ensemble architectural, d'un type particulier, est similaire à la mosquée de Lalla 'Ouda, à Meknès.

Les villes⁽⁴⁵⁾ furent également dotées de forteresses. Une série de sqâla jalonnaient la côte atlantique à Mehdia, Casablanca, Larache, Tanger, Mogador et surtout Rabat où la plus célèbre Qalâa domine encore l'embouchure de Bou-Regreg. Il en existe, d'ailleurs, dans cette ville trois autres, les borjs Es-Sirât et Sqâla construits l'un et l'autre par le renégat Ahmed l'anglais, respectivement en 1755 et 1776, sous le règne du Sidi Mohamed Ben Abdellah et le borj Ed-Dâr dont la fondation est de date plus récente (1824)⁽⁴⁶⁾.

Quant à la maison marocaine, celle de Rabat ou des autres villes, elle conserve son plan et son thème architectural, devenus traditionnels, depuis la fin des Mérinides, c'est-à-dire depuis cinq siècles. Le patio intérieur, auquel on accède par une entrée coudée, appropriée aux mœurs discrètes des Marocains, est encadré de galeries sur lesquelles des chambres, plus longues que larges, s'ouvrent par des portes hautes, surmontées de vitraux creux et entourées, de part et d'autre, de fenêtres symétriques. Un bâhoû, sorte de renfoncement dans le mur, constitue, parfois, un salon, entièrement ouvert sur la cour centrale (toujours en vogue dans certaines villes du Nord).

Les maisons marocaines se rangeaient - d'après G. Marcais -⁽⁴⁷⁾ en trois écoles bien distinctes, Rabat Salé et les villes de la côte, Meknès et Fès, Marrakech et les bourgades du Sud; les plans ne varient guère, ce sont la bâtisse et le décor qui définissent ces trois styles régionaux. Au Sud aussi bien qu'au Nord, le pisé et les briques font contraste avec le moellon enduit et badigeonné à la chaux de Rabat et Salé où la blancheur éclatante des murs remplace le brun rose qui confirme Marrakech dans sa réputation de "ville rouge"; mais partout, les demeures somptuaires comportent en principe, un pavillon particulier dominant sur un jardin, un riâd⁽⁴⁸⁾.

Le goût pour le décor floral naturel se retrouve